

# Madame de Sévigné

(L'Esprit du Grand Siècle)

Exposé de Claude Binet et Françoise Delcroix



15 février 2018: Françoise Delcroix et Claude Binet en scène à la Salle des Associations

Voici un hommage à une femme qui a porté haut le plaisir d'écrire de belles lettres, la langue française étant ainsi mise à l'honneur alors que notre époque est plutôt gagnée par les SMS.

Que dire de cette marquise ?



La marquise de Sévigné, née Marie de Rabutin Chantal, connue dans le monde entier pour son courrier intime, n'en demandait pas tant. Elle aurait écrit plus de 1.000 lettres à sa fille Françoise-Marguerite, comtesse de Grignan, mariée au lieutenant-général des armées de Provence de Louis XIV.

Mais pourquoi a-t-elle écrit tant de lettres ?

La marquise adore sa fille. Elle ne cesse de lui conter ce qu'elle entend, dans une langue claire et précise. Ses lettres fourmillent d'anecdotes, de secrets mal gardés sur les mœurs et les intrigues de son temps, des portraits de ses concitoyens, des

potins de la Cour de Versailles. Elle lui conte également les procès comme celui du Surintendant Fouquet ou même celui de la Brinvilliers. En fait, tout ce qu'elle entend dans les salons.

C'est un témoignage fascinant sur ce XVII<sup>ème</sup> siècle.

Mais sa vie ne se résume pas à la plume et au papier.

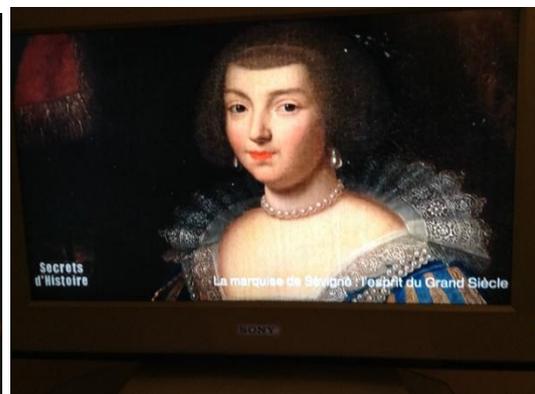
**Le destin piquant de la belle marquise, au caractère frondeur, qui disait être préférée qu'aimée.**

Madame de Sévigné est une personnalité incontournable des salons où se font et défont les réputations. Madame de Sévigné a beaucoup d'humour mais c'est une peste. Elle a un regard moqueur. Elle a l'idée de plaire.

Malgré tout, elle est admirée par Louis XIV.

Quelle est son ascendance ?

Marie est issue d'une vieille famille bourguignonne. Le 5 février 1626, elle naît à l'hôtel de Coulanges (construit par son grand-père Philippe 1<sup>er</sup> de Coulanges) actuellement place des Vosges.



### Les parents de Marie de Rabutin-Chantal

A 1 an, elle est orpheline de son père (Celse Bénigne de Rabutin Chantal, mort au siège de La Rochelle). Elle a toujours eu la nostalgie de ne pas avoir connu ce père dont la politique était « *Ne jamais se prendre au sérieux* ».

Bon vivant, coureur de jupons, les grivoiseries ne le quittent pas.

Il était loin des idées de sa grand-mère Jeanne, femme austère qui devint religieuse →  
et fonda l'ordre de la Visitation.

Mais qui l'a vraiment élevée ?



Orpheline, elle fut d'abord élevée par ses grands-parents maternels, M. et Mme de Coulanges, mais ceux-ci moururent bientôt et l'enfant fut confié à l'aîné de leur fils, l'Abbé de Coulanges, que Madame de Sévigné appellera le **Bien bon**. L'Abbé fit

donner à Marie une excellente instruction ; elle apprend le latin, l'espagnol, l'italien ; elle apprend à lire très vite et adore Corneille.

L'esprit de Marie de Rabutin Chantal est loué comme sa marque de fabrique.

Son esprit est un peu grinçant, porté à la raillerie, aux bons mots caustiques.

Et physiquement, comment était-elle ?



Marie a un physique remarquable ; on dit qu'elle est la plus jolie femme de France. Ce n'est pas une beauté classique. Elle ne se trouvait pas très belle ; elle trouvait qu'elle avait le nez carré, une gorge et des bras mal taillés, mais elle a un teint éblouissant et, quand elle s'anime, elle devient irrésistible.

Elle ne reste pas longtemps célibataire.

A 18 ans, on va la marier à un sémillant marquis de 21 ans, Henri de Sévigné, de vieille et bonne noblesse bretonne. Henri est un jeune homme très beau qui a tous les défauts et les qualités d'un jeune seigneur.



Il est un peu hautain ; c'est un frimeur. Il est conscient de l'effet qu'il fait sur les femmes ; de plus, il dégaine facilement l'épée.

Il est un piètre administrateur et il est heureux d'avoir la dot de Marie pour s'acheter une charge quelconque dans le royaume.

Vont-ils se marier rapidement ?



Ils vont se marier le 4 août 1644 en l'église St Gervais de Paris. Elle s'imagine qu'il est le héros de ses rêves. Le jeune couple est éblouissant, une icône pour les générations à venir.

Le mariage a lieu à 2 h du matin ; c'est l'heure élégante ; c'est le moment où le diable est couché et ne risque donc pas de se lever pour venir nouer les aiguillettes du mari (empêchement de l'acte).

Leur voyage de noces se passe au Château de Bourbilly (Côte d'Or), domaine des Rabutin. Mais ce n'est qu'au bout de 2 ans qu'ils ont leur premier enfant. C'est une fille, Françoise-Marguerite, née le 10 octobre 1646.

Restent-ils à Bourbilly ?



Non ! Ils s'installent dans le Marais, quartier à la mode, où ils mènent un grand train de vie et s'amuse bien (drôleries, grivoiseries).

Marie rencontre des gens importants du beau monde. Henri est sous le charme de sa femme dont l'esprit est relaté dans les journaux comme « *Le Mercure* », comparable au « *Gala* » d'aujourd'hui.

Elle dira : « *J'ai eu une jeunesse à crever de rire* ».



Elle lui fait découvrir sa Bourgogne et lui sa Bretagne, en particuliers le château des Rochers, une maison gothique. Elle a de petits mots tels « *Les Bretons boivent trop* ».

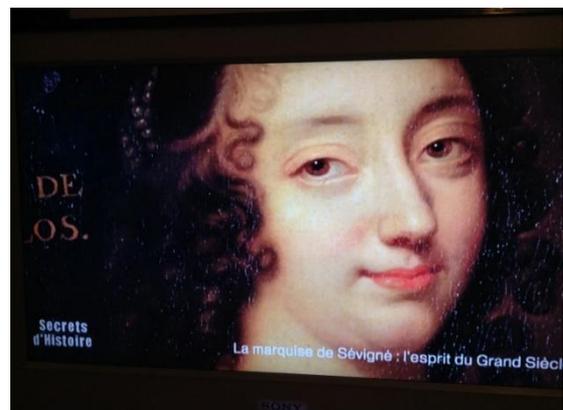
Françoise-Marguerite reste-t-elle fille unique ?

Un 2<sup>ème</sup> enfant naît le 12 mars 1648 ; c'est un fils ; il s'appellera Charles.

A partir du moment où Marie devient mère, elle cesse d'être une femme amoureuse.

Dans son for intérieur, elle n'aime pas faire l'amour. Elle redoute d'être à nouveau enceinte, de perdre sa beauté, de s'alourdir, mais surtout de perdre la vie avec un autre accouchement ; à cette époque, une femme sur deux meurt en accouchant. Marie va donc imposer à son époux une vie de chasteté, ce qui ne va pas lui plaire.

Henri va tomber dans les bras de Ninon → de Lenclos qui a déjà 30 ans (âge avancé pour l'époque, mais n'oublions pas qu'elle fera son petit commerce jusqu'à 80 ans).



Puis il aura pour maîtresse Madame de Gondran, dite Lolo. Mais, en sortant de chez elle, il rencontre son amant officiel, François Amanieu, Seigneur d'Ambleville. Ce

dernier provoque Henri en duel et, le 5 février 1651, il tue Henri d'un coup d'épée. Ce dernier sera inhumé dans l'église du couvent des Filles de la Visitation.



Marie est veuve à 25 ans et son cousin, le célèbre Bussy de Rabutin Chantal, va se mettre sur les rangs pour la consoler. Toujours mutine, elle lui répondra « *Mon cher marquis, je ne suis pas si fâchée que vous le pensez* ».

Henri, avant sa mort, lui avait dit « *Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé, j'ai de l'estime pour vous mais de l'amour je n'en ai pas, si tant est que j'en ai jamais eu !* ». Quel rustre et quelle vexation pour Marie !

Marie est veuve mais n'est pas effondrée. Elle dira « *Je suis veuve mais je suis libre* ».

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, être veuve c'est délicieux. Marie est délivrée de la tutelle de son mari ; elle va pouvoir vivre comme elle l'entend et gérer sa fortune à sa guise.

C'est une veuve joyeuse. Marie va se rendre dans les salons ou cabinets, là où les précieuses se retrouvent. Elle va vivre son veuvage dans le Marais qu'elle affectionne (maintenant, on dirait « *le quartier des Bobos* »).



Les aristocrates se rendaient dans les salons de l'Hôtel de Rambouillet ; Marie pouvait y tester ses bons mots.

Mais la vulgarité était de mise. Un exemple qui les faisait rire : on présentait une chaise à une femme et, au moment où elle allait s'asseoir, on retirait la chaise ; et comme cette dame ne portait aucun sous-vêtement, cette malheureuse donnait un spectacle gratuit. Les hommes étaient en général rustres et grossiers.

C'est ainsi qu'apparurent les Précieuses ridicules (comme dira Molière en 1659) ; elles parlaient par paraphrases et s'inventaient un vocabulaire qu'elles seules pouvaient comprendre. Par exemple, un livre était un maître muet ; les parties du corps ne doivent pas être nommées : les seins sont les coussins d'amour, et le derrière le rusé inférieur. Pour se faire apporter un fauteuil, on demandait que « *l'on voiture les commodités de la conversation* ». Et on ne dit pas « *un miroir* » mais on se regarde dans « *le conseiller des grâces* ». Ou bien la bougie est le supplément du soleil. Et les pieds sont « *les pauvres souffrants* ».

C'était une langue étrange ; personne n'y comprenait plus rien.

Madame de Sévigné, comme Madame de La Fayette, étaient reconnues pour leur intelligence et désiraient être égales aux hommes. C'étaient les premières féministes.

Elles vont tout inventer : le mariage à l'essai, le divorce.

Bien des hommes sont amoureux de Marie, entre autres son cousin Bussy-Rabutin, le prince de Conti (très laid, nain et boiteux) et Turenne. Ce dernier se présenta 4 fois chez la marquise mais ne fut pas reçu ; la 5<sup>ème</sup> fut la bonne ; elle accepta même qu'il lui mange dans la main.

Elle aguiche, elle séduit, sans pour autant céder ; elle allume et se désiste aussitôt. Elle reste chaste mais aucun de ses prétendants ne se plaint. « *Elle fait mieux l'amitié que l'amour* ». « *Elle est d'un tempérament froid au lit* ». Elle est une artiste de la relation avec les autres.

Mais sa vie sentimentale n'est pas tout !

C'est pourquoi Roger Bussy-Rabutin recopie les lettres de Marie.

Il est exilé par Mazarin suite à une orgie organisée pendant la Semaine Sainte et ces lettres ravissent ses hôtes tant elles sont bien écrites et croustillantes. Elles racontent, telle une chronique, toutes les affaires du grand siècle.

C'est une chroniqueuse, un grand reporter. Elle raconte tout d'un ton détaché, léger ; surtout, elle ne veut pas ennuyer. Elle tient un blog avant l'heure.



En 1661, elle se trouve liée à la chute de Nicolas Fouquet, surtout que ce dernier a gardé toutes les lettres qu'elle lui a écrites ; on les trouve, alors elle craint pour sa réputation car il a tout fait pour la séduire. Elle a peur qu'on pense qu'elle a cédé au beau Nicolas. C'est Louis XIV qui la sauve en brûlant toutes ses lettres.

La logique voudrait qu'elle se fasse oublier mais elle défendra Fouquet car elle est fidèle en amitié.

Il n'en est pas de même pour la Brinvilliers, bien qu'elle l'ait connue ; trop c'est trop. Elle relate également le mariage manqué de la Grande Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV et femme la plus riche du royaume.

Cette pauvre Grande Mademoiselle n'est pas belle mais elle tombe amoureuse du chevalier Lauzun → qui, lui non plus, n'est pas une gravure de mode et qui, en plus, n'est qu'un simple chevalier



Madame de Sévigné, qui avait un sens exacerbé de la noblesse, dira « *Mais quelle horreur. On se tient quand on est la petite fille d'Henri IV. La noblesse doit rester pure* », un principe qu'elle inculquera à ses enfants. Au début, Louis XIV est d'accord pour ce mariage puis se reprend et refuse. C'est le drame.

### 1663 Françoise-Marguerite, sa fille, fait son entrée dans le monde.



Il est difficile de savoir qui est la mère et qui est la fille tant elles se ressemblent et paraissent du même âge.

L'ambiguïté se forme entre une mère trop brillante et sa fille adorée car Marie ne peut voir en Françoise-Marguerite que le délicieux prolongement d'elle-même.

Elle lui voue une admiration irraisonnée.

Avec les années, les rapports entre la mère et la fille se compliquent. Sa mère est trop brillante ; elle lui dira « *Vous étiez un rideau qui me cachait* ».

Françoise-Marguerite est complexée et rebelle. Elle veut se différencier de sa mère (maintenant, elle se ferait sûrement tatouer !).

Marie fait venir sa fille à Versailles. Le Roi la regarde. Elle danse même avec lui, entourée de Louise de Lavallière, de Madame de Montespan et d'Henriette d'Angleterre. Mais Marie veille ; elle ne veut pas que sa fille soit la maîtresse du Roi.

A 22 ans, elle n'est toujours pas mariée ; que faire ?

Marie lui trouve un mari vieux et affreux qui répugnera sa fille et lui permettra de rester avec elle. Mais cela est une autre histoire.

Pendant ce temps, que devient son fils Charles ?

Ce dernier ressemble beaucoup à son père, ce qui ne plait pas à sa mère. Mais Charles adore sa mère, si bien qu'adulte il aura des problèmes avec les femmes.



Il est tellement obnubilé par sa mère qu'au moment de passer à l'acte, il voit partout « *les tétons de Maman mignonne* » ; ça lui coupe ses effets et il ne peut plus conclure.

Dans les lettres que Marie adresse à sa fille, Charles est décrit comme un intellectuel dépensier et hédoniste. Il est aussi considéré comme étant d'un abord agréable et chaleureux, comme l'était sa mère.

Charles est toujours malheureux en amour. Il succède à son père dans les bras de Ninon de Lenclos, devenue un peu cougar. Il explique ses déconvenues à sa mère dans des lettres.

Il épouse cependant Jeanne Marguerite de Mauron en 1684. Charles renonce à sa charge de lieutenant du Roi en Bretagne. Il réside avec son épouse dans le Faubourg St Jacques à Paris. Il terminera ses jours dans une cellule du séminaire St Magloire. Il meurt le 26 mars 1713, à 65 ans, sans enfant. Charles lègue tous ses biens à sa nièce Pauline de Simiane.

### **Parlons maintenant un peu plus en détails de Françoise-Marguerite, la fille chérie de Marie.**

Louis XIV aimerait en faire sa maîtresse mais sa mère s'y oppose farouchement.

Marie a fini par lui trouver un homme pas tout jeune (14 ans de plus qu'elle), deux fois veuf, et, de plus, affreux. Elle pense que sa fille ne l'aimera pas et qu'ainsi elle pourra la garder sous son aile.

Le 29 janvier 1669, Françoise-Marguerite devient la femme de François Adhémar de Monteil, comte de Grignan. Bussy-Rabutin dira que c'est la défaite du plus beau pucelage de France. Ce mariage fut une nécessité mais une souffrance pour Marie.



François de Grignan est d'une des plus anciennes familles du royaume. Louis XIV le nomme Préfet du Grand Sud.

La nuit de noces de Françoise-Marguerite fut loin d'être romanesque. Sa mère lui avait dit peu de choses sur le déroulement de ces moments. Elle attendait tremblante, dans sa jolie chemise de nuit blanche, cet homme loin d'être un Apollon. Quand, catastrophe, toute la nuit ce dernier fut pris de coliques frénétiques et tous les pots de chambre se remplirent petit à petit. Quelle nuit romantique et parfumée !

Le matin, Françoise-Marguerite est toujours plus la fille de sa mère que la femme de son mari !

C'est une excellente nouvelle pour Marie qui pense que sa fille ne tombera pas amoureuse de son époux.

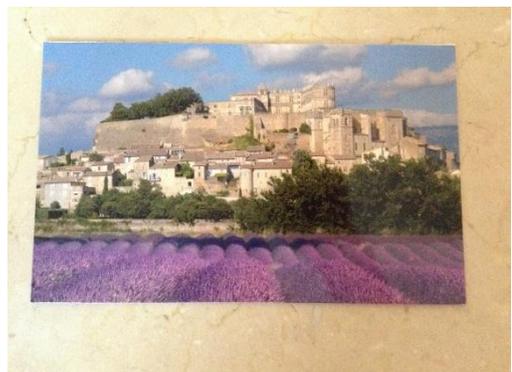
Mais Marie déchantait rapidement car Monsieur le comte était très porté sur la chose et, de plus, très doué. Françoise-Marguerite l'appelait « *gros matou* » car il ronronnait même quand il faisait l'amour.

Madame de Sévigné est très contrariée que sa fille prenne tant de plaisir, elle qui n'avait jamais connu ces effusions.

François et Françoise-Marguerite habitent Paris. François aime jouer et mener grand train de vie.

Bientôt, il doit repartir en Provence dans son château mais, catastrophe, sa femme veut le suivre, malgré le fait qu'elle soit enceinte. C'est le désaccord avec sa mère.

Le 4 février 1671, Françoise-Marguerite part à Grignan rejoindre son mari, avec son bébé la petite Marie-Blanche. Jour terrible pour Marie : « *J'ai failli sauter par la fenêtre* ».



Alors, un remède : écrire, écrire, toujours écrire ! Dans ce désert affectif, c'est le cordon ombilical qui se reforme par la graphomanie.

Elle écrira des centaines et des centaines de lettres à sa fille. Grâce à la multiplication des relais, le courrier arrivait relativement vite (3 jours environ).



Dans ces lettres, elle écrit tout et n'importe quoi, et même des conseils médicaux tels que les vertus thérapeutiques du chocolat. Marie a eu des relations très compliquées avec le chocolat ; soit elle en prenait peu et tout allait bien, soit elle en prenait beaucoup et elle avait recours à un ← clystère (lavement de choc), instrument diabolique.

Dans ses lettres, elle s'inquiétait de la vie sexuelle de sa fille car, à cette époque, la maternité comportait beaucoup de risques. N'oublions pas qu'une femme sur deux mourrait en couches.

Elle va jusqu'à lui donner des conseils pour éviter d'avoir des enfants :

- ✓ Conseil d'abstinence
- ✓ Eternuer au moment crucial
- ✓ Faire chambre à part
- ✓ Mettre une autre personne à coucher dans la chambre.

Mais Françoise-Marguerite n'écoute rien et cumule les grossesses. Sa fille lui échappe !

En 1672, il faut 3 semaines pour aller à Grignan. Alors Marie n'a qu'une idée : partir en Provence et découvrir ce merveilleux château que sa fille décore pour émerveiller sa mère. Elle fait même installer une chambre au-dessus de la sienne (mauvaise idée).

Mère et fille ont du mal à cohabiter ; leurs sentiments transforment leurs retrouvailles en affrontement. « *Je t'aime, moi non plus* » comme dirait Gainsbourg. Marie, avec son caractère narcissique, veut tout régler et elle se prend pour la maîtresse de maison. Un an après son arrivée, elle repart. Cet échec aurait pu lui servir de leçon mais Marie se persuade qu'elle peut contrôler la vie de sa fille. Elle décide alors de faire venir sa fille à Paris, avec son gendre, dans son hôtel particulier Carnavalet.

Elle installe sa fille dans la chambre à côté de la sienne et son gendre dans une sorte de réduit. Marie redevient la mère abusive.

Les Grignan exigent d'aller dans l'appartement du bas installé par Marie pour son fils. C'est la dispute perpétuelle entre la mère et la fille. Puis c'est le départ des Grignan et, de nouveau, le paradis des correspondances.

Quelque temps après, à 62 ans, Marie repart à Grignan. Elle est heureuse et décide mettre de l'eau dans son vin et de profiter de la vie locale.

Le moral de Marie décline car elle reçoit de moins en moins de lettres de Paris. Quand elle en reçoit, c'est pour apprendre des décès dont celui de Bussy-Rabutin ou de Madame de La Fayette. Elle sait que le monde s'éteint autour d'elle. Cela plonge Marie dans une certaine mélancolie.

Même ses 3 petits enfants ne parviennent pas à la sortir de sa morosité. Elle n'est pas vraiment une grand-mère attentionnée car ils lui disputent l'amour de Françoise-Marguerite.

Malgré son âge, 70 ans, Marie ne tient pas en place. Toutes les nuits, elle parcourt le château glacé pour voir comment va sa fille. C'est sûrement dans ces moments-là qu'elle prend froid.

Le 5 avril 1696, chose impensable pour une mère si aimante, elle ferme sa porte à sa fille. Elle sent que ses forces l'abandonnent et souhaite remettre Dieu au centre de sa vie.

Françoise-Marguerite était son Dieu. Elle écrira même « *J'ai trop aimé ma fille, je l'ai aimée comme j'aurais dû aimer Dieu* ». En éloignant Françoise, elle expie cet amour passionné qu'elle lui a trop longtemps porté.

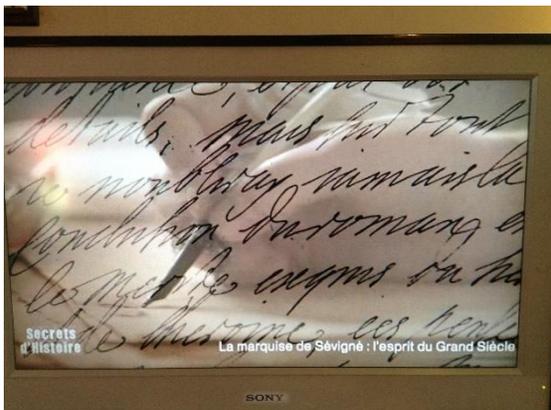
Le 17 avril 1696, elle meurt dans les bras de ce gendre qu'elle a tellement jaloué, alors que sa fille était dans la chambre en dessous.

Elle est enterrée dans la collégiale de Grignan, à quelques dizaines de mètres de la chambre de Françoise-Marguerite.

En 1705, sa fille meurt et est enterrée près de sa mère.

Chose horrible, à la Révolution, le tombeau est profané. Le juge de paix de Grignan autorise qu'on prenne le crâne de Marie et qu'on l'envoie à Paris pour regarder comment en est l'intérieur ; est-il différent de celui des autres qui n'ont pas écrit tant de lettres ? Et ces lettres, sont-elles si particulières ?

## La correspondance

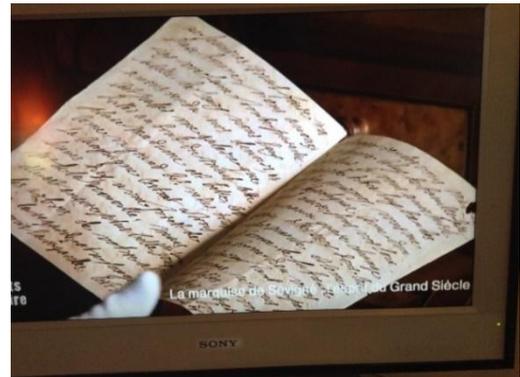


Le plus étonnant pour cette femme, c'est son passage à la postérité malgré elle, car ces lettres constituent un témoignage de premier ordre sur le temps de Madame de Sévigné, sur la société et la cour de Louis XIV.

Marie n'a jamais envisagé une carrière littéraire. L'idée d'être un écrivain l'aurait fait hurler de rire, et, en même temps, elle aurait été consternée si on lui avait dit que ses lettres seraient publiées.

Il est à noter un manque fondamental dans cette correspondance : seules les lettres de la marquise ont été conservées ; les réponses de sa famille ont été détruites par sa petite-fille, Pauline de Simiane.

Les lettres sauvegardées ont malheureusement été remaniées et sélectionnées suivant les instructions de Pauline : toutes celles touchant de trop près à la famille, ou celles dont le niveau littéraire paraissait insuffisant, furent détruites.



Pauline de Simiane, très janséniste, n'a malheureusement pas hésité à supprimer les histoires galantes et les remarques un peu lestes de sa grand-mère afin d'offrir à la postérité une image parfaite de la marquise.

Par chance, en 1873, un lot de copies manuscrites a été retrouvé chez un antiquaire ; il couvre environ la moitié des lettres adressées à Madame de Grignan et nous permet de disposer d'un témoignage plus fidèle et plus complet des lettres de la marquise.

On recense aujourd'hui 1.120 lettres, dont 764 à sa fille.

Nous pouvons dire en conclusion que, faible avec sa fille mais forte dans une société qui ne fait pourtant aucun cadeau aux femmes, coquette avec les hommes mais chaste dans sa conduite, profonde dans ses sentiments mais légère dans son ton, Marie a mené sa vie comme sa plume, naturellement, avec ce souci qui la rend si moderne des siècles plus tard.

Comme ce cher Bussy-Rabutin a avoué à son propos :

**« On ne s'ennuyait jamais avec elle. Marie était de ces gens qui ne devraient jamais mourir ».**

Quelle belle déclaration d'amour !

=o=o=o=o=o=o=o=o=o=o=o=o=o=o=